

Elles nous aident à mieux vivre

Les sagesse

antiques

Epicure, Lucrèce,
Diogène, Pyrrhon,
Sénèque, Marc Aurèle...

Pour tous ces grands
anciens, penser et vivre
étaient une seule
et unique chose.
Et l'épicurisme,
le stoïcisme, le scepticisme
ou le cynisme
qu'ils nous ont légués
sont aujourd'hui
encore source de liberté
et de bonheur

● François Busnel

Une forêt enveloppée de brume, quelque part aux confins de l'Empire romain. Les Barbares s'apprêtent à livrer bataille. Sur la colline, un vieillard au regard fatigué observe la scène : jusqu'au dernier moment, il a espéré la paix. Au crépuscule, la victoire acquise, il s'interroge sur la légitimité de cette guerre et s'adresse ainsi à son général Maximus : « Quand un homme sent sa fin proche, il se demande si sa vie a eu un but... Vais-je passer pour un philosophe, un guerrier, un tyran ? » Si l'on a oublié les batailles que dut mener l'empereur Marc Aurèle, on ne cesse, aujourd'hui, de lire et relire son œuvre, écrit à la veillée. Les *Pensées pour moi-même* sont – heureuse surprise – devenues un véritable best-seller. Comme les *Lettres* de Sénèque ou le *Manuel* d'Épictète, ces autres stoïciens. Comme la plupart des textes fulgurants et profonds des sages de l'Antiquité, quelle que soit leur école. Les citations, presque exactes, placées dans la bouche de Richard Harris dans la scène d'ouverture de *Gladiator* le montrent : pétri des valeurs du stoïcisme, ce

film, l'un des plus grands succès hollywoodiens de ces dernières années, apprend par l'exemple au spectateur qu'il y a des choses qui dépendent de nous et d'autres qui n'en dépendent pas. La sagesse antique est partout, dans nos librairies et sur nos écrans.

Sagesse ! Le mot fascine et agace. Sous ce terme se bousculent superbes banalités, marketing idéologique et contresens fumeux. Suspectée de s'égarer dans les nuées, la sagesse serait déconnectée du réel. Elle ne ferait que rendre encore plus confus un monde déjà peu intelligible, où l'homme, éprouvé par les soucis, déchiré par les passions, piétine en pleine débâcle et n'est pas vraiment lui-même. « C'est là que les Anciens peuvent quelque chose pour nous », lance joyeusement Alain Golomb, professeur de lettres dans un lycée de la région parisienne, autodidacte en matière de grec ancien et préfacier d'une excellente anthologie (1).

Car les principales sagesse antiques (l'épicurisme, le stoïcisme, le scepticisme, le cynisme) sont avant tout des modes de vie. Pour ces philosophes, être « l'ami de la sagesse » ne consiste ni à accumuler les connaissances ni à construire, plus ou moins habilement, de savants édifices théoriques, moins encore à spéculer systématiquement : le but de la philosophie est l'amélioration et la réalisation de soi. Et c'est pour cela que ces ●●●



EN COUVERTURE

Les sagesses antiques

... sagesses nous parlent : parce qu'elles sont directement utiles, nous renvoyant au plus intime de notre vie et aux choix fondamentaux que nous devons faire pour exister. Philosophes, c'est donc chercher des réponses pratiques aux questions de la vie quotidienne, trouver le bonheur dans la vérité.

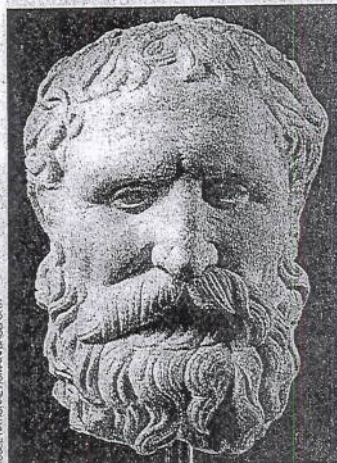
Les sagesses antiques apparaissent ainsi comme de véritables philosophies alternatives. A quoi, demandera-t-on ? Aux dogmes religieux et à la trahison des clercs. En effet, les transcendances ont déserté le quotidien, laissant le gouvernement des affaires humaines aux marchés financiers et aux fous de Dieu : « Depuis la Révolution française et Mai 68, le dernier moment vraiment déchristianisateur de l'Histoire, nous sommes dans l'ère postchrétienne, explique le philosophe Michel Onfray.

de retrouver une vision de l'homme réel. Ça nous a valu Rabelais, Montaigne, la Renaissance... » Comment, de nos jours, donner sens à nos vies ? « Eventuellement en demandant à des sagesses préchrétiennes les moyens d'élaborer des morales postchrétiennes », suggère Onfray. Car ces sagesses sont aussi des spiritualités laïques : évitant le recours à la religion pour expliquer le monde, rompant radicalement avec l'idéalisme dogmatique de Platon et d'Aristote, qui contribua si fortement à diffuser un idéal ascétique dont nous sommes encore trop souvent prisonniers, elles proposent une autre voie d'accès à ceux qui étouffent dans les carcans du dogme et de la crainte des guerres menées au nom de Dieu.

Bien sûr, le monde des Anciens n'est plus le nôtre. Mais les questions qu'ils

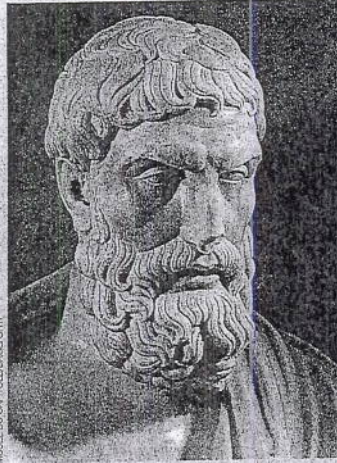
de Pyrrhon passant son chemin avec une royale indifférence alors que l'un de ses amis se noie, ou encore de Diogène trimbalant son amphore, sa torche et son harang avant de se masturber en public.

Penser et vivre étaient pour les Anciens une seule et même chose : ils avaient appris à rendre vivante la philosophie et à rendre philosophique la vie, et usaient pour cela d'une arme imparable (qui explique en partie le succès qu'ils rencontrent siècle après siècle) : le style. Les philosophes de l'Antiquité sont clairs ! Non que le jargon soit à bannir – il est aussi nécessaire au philosophe qu'au médecin ou au mécanicien – mais il n'a de sens qu'à condition d'éclairer et non d'obscurcir. En outre, ces philosophes déployaient un sens ludique peu commun : aux pesants traités ils préférèrent les dialogues, les jeux de questions-réponses,



MUSEE NATIONAL ROMAIN, VAGLIOTTI

Diogène (413-324 av. J.-C.), principale figure du cynisme, réunissait ses amis Au chien agile, à Athènes.



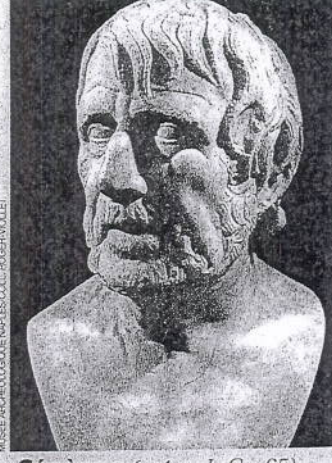
MUSEE DU CAPITOLE, VAGLIOTTI

Epicure (341-270 av. J.-C.), ouvrit en 306 à Athènes son école, le Jardin, qui eclipsa l'Académie de Platon et le Lycée d'Aristote.



COLL. ROGER VOLET

Pyrrhon (365-275 av. J.-C.) vivait, en compagnie de sa sœur, des produits de sa ferme. Il accompagna Alexandre le Grand en Asie et, à son retour, fonda l'école sceptique.



MUSEE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, ROGER VOLET

Sénèque (v. 4 av. J.-C. - 65) naquit à Cordoue, vint à Rome, connut l'exil, puis la cour impériale, où il écrivit son théâtre et rédigea ses fameuses lettres.

C'est-à-dire que nous ne disposons plus d'un discours qui, clefs en main, fournit une réponse apparemment cohérente à toutes les questions que l'on peut se poser (métaphysiques, éthiques, politiques). De sorte qu'il faut désormais construire le sens, le produire. » Une mission que la plupart de nos philosophes, intellectuels, clercs, semblent avoir abandonnée. « Depuis le temps que les intellectuels, les penseurs sachant penser, parlent entre eux, le commun des mortels se sent largué, explique le grand historien des idées Lucien Jerphagnon. Et ce n'est pas la première fois. Tenez, au Moyen Age, les doctes, dans leurs universités, jouaient à des jeux de logiciens. Alors on est revenu à l'Antiquité, histoire

posaient n'ont guère changé : Comment mieux vivre ? Comment trouver le bonheur ? Comment apprivoiser la solitude ? Bref : comment organiser sa vie ? Les sagesses antiques proposent des réponses concrètes et composent un véritable art de vivre. Epicure ou Lucrèce, Sénèque ou Marc Aurèle, Pyrrhon et Diogène ne se contentaient pas de parler, mais exerçaient leur pensée au quotidien, essayant par leurs actes de réduire l'inévitable décalage qui apparaît toujours entre notre vie et nos idées. Au risque, parfois, de la caricature : on retient ainsi l'image d'Epicure batifolant en son Jardin, de Sénèque s'ouvrant gaîment les veines sur ordre du tyran parce qu'il est bon d'aimer ce que le destin nous impose,

les calembours, les lettres, les consolations ou le journal intime.

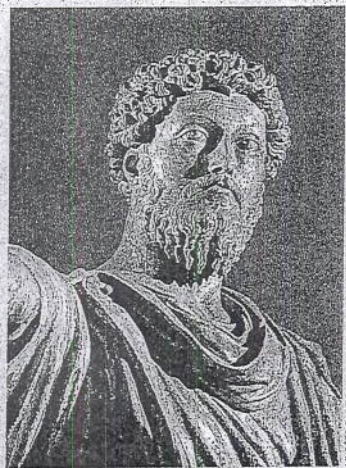
Les sagesses antiques, pourtant, ne sont pas toujours aussi simples qu'elles le semblent. On continue de les interpréter de manière très infidèle – quand on ne les calomnie pas purement et simplement pour mieux les discréditer. Il importe donc d'abord de lever les contresens, souvent désastreux, et d'affirmer qu'elles ne sauraient être confondues avec les adjectifs dont use et abuse le langage courant : aujourd'hui, le cynique désigne un immonde salaud ; le stoïcien est ce fataliste qui supporte avec résignation tout ce qui advient ; le sceptique doute sans cesse, critique toute chose, et se confond avec l'anxieux qui consulte

psy sur psy ; l'épicurien est un bâfreur polygame et libidineux vautré dans la débauche... Pures inventions !

Si les sagesse antiques peuvent nous aider à mieux vivre, c'est parce qu'elles forcent chacun d'entre nous à inventer son propre chemin. Cette « sculpture de soi », pour reprendre l'expression d'Onfray, est en grande partie possible grâce au choix : choisir, parmi les approches différentes et complémentaires que proposent les sagesse antiques, le mode de vie qui nous convient le mieux est le meilleur moyen de commencer à philosopher. « Les Anciens n'étaient pas aussi sectaires que nous, aime rappeler Jerphagnon. Ils prenaient dans chaque philosophie ce qu'ils jugeaient bon pour l'élaboration de leur propre pensée. Ainsi, les dix premières lettres à Lucilius, de Sénèque, sont beaucoup plus épicu-



Epictète (50-125), esclave Rome, affranchi, subit politique d'expulsion des philosophes pratiquée par l'empereur Domitien et trouva refuge à Nicopolis, en Grèce.



Marc Aurèle (121-180) passa à cheval dix-sept des dix-neuf années de son règne, menant campagne à travers tout l'Empire romain, écrivant à la veillée.

riennes que stoïciennes. Et pourtant Sénèque est l'un des maîtres du stoïcisme ! » Evitons alors de visiter ces philosophies comme des musées ou des mausolées, mais fréquentons-les comme des citernes ou des réservoirs : il s'agit de s'y ressourcer, non de s'y aliéner. Choisir sa philosophie, c'est-à-dire penser hors des limites, voilà à quoi vous invite L'Express, convaincu que quelques-uns des principes qui ont guidé l'existence des Anciens peuvent faciliter la vie de nos contemporains. ● F.B.

(1) *La Sagesse des Anciens*, textes choisis par Michaël Lainé et présentés par Alain Golomb (Arléa). Lire aussi l'indispensable et cultissime petit livre de Pierre Hadot *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* (Folio).

Prix Relay du Roman d'Évasion

Pierre CHASSIGNEUX

Président du jury

et les jurés

Jacques BANASZUK,

Alain FALQUE,

Pascal LUPO,

Isabelle ALONSO,

Madeleine CHAPSAL,

Alix GIROD de l'AIN,

Karine TUIL,

ont décerné

le 26^{ème} Prix Relay du Roman d'Évasion

à



RELAY

www.relay.fr

L'épicurisme

Ou le bonheur au présent

La sagesse d'Epicure (341-270 av. J.-C.) est encore trop fréquemment confondue avec celle d'Aristippe de Cyrène (435-356 av. J.-C.), et toutes deux sont caricaturées à outrance (1). Non, l'épicurien n'est pas ce « pourceau » qui fait assaut de bonne chère et ne s'épanouit que dans un libertinage débridé. Peut-être s'agit-il de l'une des sagesses les plus utiles pour notre époque, puisqu'elle se propose de nous délivrer de l'angoisse, de nous mettre à l'abri du danger et de la souffrance. Le sage épicurien accomplit tous les actes de la vie quotidienne en fonction d'un but unique : la poursuite du bonheur. Mais, pour Epicure, le bonheur ne réside ni dans le confort matériel ni dans la simple satisfaction des plaisirs. Il advient lorsque l'homme atteint la tranquillité de l'âme, c'est-à-dire lorsqu'il ne subit plus ni trouble ni douleur.

Comment accéder au bonheur ? En

supprimant le principal facteur d'angoisse, qui est la crainte, répond Epicure. Or la crainte se manifeste sous deux formes principales : la peur de Dieu et la peur de la mort. Si les dieux existent, explique Epicure, ils sont indifférents aux affaires humaines (ce serait déchoir que de s'occuper des mortels : l'autarcie divine est à ce prix), on ne saurait donc les craindre. Quant à la mort, elle « n'est rien pour nous », affirme-t-il. Mais cela ne signifie pas qu'il faille chasser de notre tête l'idée de la mort. Bien au contraire ! Ignorer cette réalité ne fait que renforcer l'angoisse au moment où l'on finit par y repenser – et ce moment arrive toujours. Il s'agit de comprendre que la mort n'est rien d'autre que la fin des activités vitales : l'âme, quittant le corps, se désagrège, car elle ne peut survivre sans son enveloppe protectrice. La mort, puisqu'elle est disparition de l'affectivité, ne peut donc pas nous affecter, et il est irrationnel de la redouter : après la mort, il n'y a rien ; on est mort, un point c'est tout. Loin de nous désespérer, cette conviction devrait nous sauver et faire de notre vie une fête ; en effet, puisqu'il n'y a rien à espérer et rien à craindre, nous sommes totalement libres. Libérés de l'angoisse, nous pouvons nous appliquer à vivre l'instant présent le plus intensément possible – et nous y parviendrons d'autant plus facilement que nous admettrons que nous sommes mortels. Le poète Horace, disciple d'Epicure, ira plus loin encore : « *Carpe diem* », nous dit-il. Jouissons pleinement de l'instant, car le présent seul est le temps du pur bonheur d'exister.

Or le bonheur ne saurait être parfait si l'on ne distingue pas soigneusement les désirs qui nous assaillent et, souvent, nous perturbent. Certains sont naturels et nécessaires (boire, manger, s'accoupler...) et doivent être satisfaits, d'autres sont naturels mais non nécessaires (les fantaisies culinaires ou sexuelles, par exemple, et plus généralement tout ce qui relève de l'illimitation des désirs naturels et nécessaires), d'autres encore sont vains (ce sont les désirs sociaux : les honneurs, la richesse, le pouvoir, la gloire...). A première vue, la sagesse épicurienne semble donc plutôt ascétique ! Mais, si le sage épicurien n'est pas le libertin que l'on a si souvent dépeint, il a le mérite d'innocenter le désir (que Platon et Aristote avaient posé comme in-

Vivre en épicurien, c'est donc :

1. Rechercher le bonheur, conçu comme élimination de ce qui nous fait souffrir.
2. Ne pas craindre la mort.
3. Vivre au présent et non dans les souvenirs ou l'attente du futur.
4. Refuser de croire aux dieux, à la providence ou à quelque finalité (rien n'est prémédité, pas même l'ordre et la beauté du monde).
5. Admettre l'existence d'une infinité de mondes au-delà du nôtre.
6. Adopter une hygiène de vie qui repose sur l'équilibre naturel : la nature est le seul guide.
7. Considérer que toute quête, parce qu'elle est sans fin, nous entraîne au-delà de ce qui est, en nous, naturel, et nous écarte ainsi du bonheur.
8. Philosopher, puisque penser est la seule activité qui peut rassurer l'homme, dissiper les ténèbres de l'âme et lui permettre d'atteindre cette tranquillité qui est la condition du bonheur. ● F.B.

(1) Michel Onfray a montré les subtilités du cyrénaïsme dans un bel ouvrage, *L'invention du plaisir. Fragments cyrénaïques* (Le Livre de poche).

A lire

- Epicure : *Lettres, maximes, sentences* (Le Livre de poche).
- Lucrèce : *De la nature* (Garnier-Flammarion).
- André Comte-Sponville : *Lucrèce, poète et philosophe* (La Renaissance du Livre).

Jean d'Ormesson*

"Une sagesse de la rigueur"

Ce que j'admire, chez les épicuriens, c'est l'idée qu'il faut se réfugier dans une rigueur. Pour eux, le monde est fait d'atomes. Depuis, nous avons découvert que les atomes d'Epicure n'étaient pas vraiment des atomes, puisqu'on peut les couper ; ce sont des quarks, mais cela revient presque au même : cela implique que le monde n'a pas été créé par les dieux et qu'il faut tâcher de tirer le meilleur parti de cette logique des atomes. Il s'agit de procéder à une sorte de calcul pour se créer, au sein du monde, un refuge où l'on choisira les plaisirs qui sont natu-



rels et raisonnables, écartant tout ce qui pourrait être un trouble. Il y a là une sorte de jansénisme du plaisir : prendre peu, et, donc, être très rigoureux dans son choix. Je suis assez séduit par cette recherche de la paix du cœur, lorsqu'il s'agit de profiter des bonheurs tout en s'efforçant de créer un mur entre le monde et soi. ●

* Ecrivain. Dernier ouvrage publié : *C'était bien* (Gallimard).



Le stoïcisme

Ou l'anti-résignation

C'est à Athènes que Zénon de Citium (336-264 av. J.-C.), venu de Chypre, fonda vers 294 avant notre ère l'école du Portique – ainsi nommée parce que les réunions se tenaient au portique des Peintures (*Stoa Poikilé*), l'une des portes de la ville. Pourtant, le stoïcisme ne resta pas longtemps une philosophie des marges et des faubourgs : son succès, tout au long de l'Antiquité, lui permit de supplanter jusqu'à Platon et Aristote. C'est à l'époque impériale romaine qu'il connut sa plus belle expression, avec Sénèque, tragédien et précepteur de Néron (il se suicida sur l'ordre de l'empereur en l'an 65), l'esclave affranchi Epictète (50-125) et l'empereur Marc Aurèle (121-180). Hélas ! on doit à Alfred de Vigny, immense poète mais piètre penseur, la confusion entre le stoïcien et le stoïque : dans un poème larmoyant, *La Mort du loup*, on découvre avec stupéfaction que le stoïcien attendrait la mort avec résignation et courage, subissant sans gémir un destin qui le broie. C'est beau, mais c'est faux.

Le véritable stoïcien ne se résigne pas, il coopère avec le destin. En effet, le stoïcisme repose sur la différence, cruciale, entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Seules nos actions et nos opinions dépendent de nous ; l'ordre du monde, lui, dépend du destin, contre lequel il est vain de lutter. C'est pourquoi nous devons modifier nos opinions (cela ne dépend que de nous) afin d'apprécier ce qui nous arrive, puisque ce qui nous tombe dessus (agréable ou douloureux) est voulu par la providence. Epictète illustre cette distinction par l'exemple suivant : le but du tir à l'arc n'est pas d'atteindre la cible (cela ne dépend pas de moi, puisque nous ne sommes pas maîtres des événements et qu'un coup de vent – ou tout autre élément extérieur à mon pouvoir – peut dévier ma flèche), mais de mettre tout mon soin à bien viser, sans se soucier de ce qui arrivera à la flèche. De même, s'il se casse la jambe ou est renversé par une voiture, le stoïcien s'évertuera à changer son opinion jusqu'à admettre non seulement que « Ça devait arriver », mais encore qu'il est bon que cela soit arrivé.

Le stoïcien, on le voit, n'est nullement résigné : il recherche, au contraire, l'acquiescement au jugement, et c'est cet

assentiment qui lui permettra de vivre mieux, de vivre heureux. Il ne se soumet pas à la nécessité, il l'accueille et reconnaît en elle son bien. Il s'agit, pour reprendre la formule de Zénon, de « vivre conformément à la nature ». Ainsi s'explique le suicide de Sénèque.

Le fait que le destin gouverne le monde n'empêche pourtant pas le stoïcien de chercher son bonheur dans la liberté. Mais on ne trouve bonheur et liberté qu'à deux conditions : coopérer avec le destin (« Le destin guide celui qui l'accepte, dit Sénèque, il traîne celui qui lui résiste ») et prendre conscience qu'il n'est qu'une particule d'un monde immense dans l'espace et dans le temps. Voilà qui invite à la modestie et éveille aux autres. Car, si l'homme est une particule, il est une particule responsable : il ne tient qu'à lui d'exercer sa volonté de faire le bien. C'est cette liberté qui incline au respect de soi en tant que citoyen du monde : le stoïcien affirme en effet que chacun a un rôle à te-

Lucien Jerphagnon*

"Une sagesse de l'élégance"

Dans une société comme la nôtre, très branchée *panem et circenses*, où "la vacance des grandes valeurs a créé la valeur des grandes vacances", comme dit Edgar Morin, être stoïcien, ce serait d'abord retrouver le sens des responsabilités, de la dignité, de l'indépendance. Notre action ne changera probablement pas grand-chose, mais du moins aurons-nous donné l'exemple. Sénèque, Epictète, Marc Aurèle... des amis de toujours. Ils m'ont donné dès le bahut le goût de la liberté, de la vraie. Ne pas dépendre, ne se baisser jamais pour ramasser faveurs et honneurs, ne pas manger son chapeau,



faire coûte que coûte ce que l'on doit faire. Et puis la sérénité, bien sûr. Rappelez-vous Epictète : "Il y a les choses qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent pas." Dans les premières, je m'investis ; dans les autres... Enfin, j'essaie, c'est tout ce que je peux faire. Les stoïciens le disaient : personne n'a jamais vu un vrai sage. » ●

* Professeur émérite à l'université de Caen. Dernier ouvrage publié : *Les dieux ne sont jamais loin* (Desclée de Brouwer).

nir dans le monde, et qu'il faut, autant que possible, l'assumer avec élégance. C'est ce que l'on appelle l'esprit cosmopolite.

Vivre en stoïcien, c'est donc :

1. Vivre conformément à la nature, c'est-à-dire conformer ses désirs à l'ordre rationnel de l'Univers.
2. Distinguer ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous.
3. Ne pas chercher à lutter contre le destin et faire bon accueil à ce qui nous arrive : c'est ainsi que l'on trouve la tranquillité de l'âme, voie d'accès au bonheur.
4. Avoir le courage d'être cohérent avec soi-même : « Toujours vouloir la même chose, toujours refuser la même chose » (Sénèque). ● F.B.

A lire

- Marc Aurèle : *Pensées pour moi-même* (Garnier-Flammarion).
- Epictète : *Manuel* (Hatier).
- Sénèque : *Apprendre à vivre* (Arléa).

Le scepticisme

Ou le refus de choisir

La réputation des sceptiques repose sur un malentendu : le scepticisme désigne communément l'attitude qui consiste à refuser toute forme de certitude, et l'on caricature facilement le sceptique sous les traits de l'âne de Buridan, qui, ayant à la fois faim et soif et se trouvant à égale distance d'un seau d'eau et d'un picotin d'avoine, fut incapable de se décider et mourut ainsi de faim et de soif. C'est mal lire les textes des sceptiques grecs, et notamment ceux des disciples de Pyrrhon. Lorsque ce dernier fonda à Elis la première école sceptique, il définit le scepticisme comme l'attitude qui consiste à

refuser d'établir des différences de jugement de valeurs entre les choses. En effet, poursuit-il, nous nous compliquons la vie lorsque nous imaginons que certaines sont plus importantes que d'autres. Pour l'expliquer autrement, tout notre malheur vient de ce que nous avons trop l'usage du mot « être » : on dira ainsi que Chirac n'est pas assez ceci ou que Bush est trop cela, que la guerre est bonne ou qu'elle est mauvaise, que le temps est trop chaud ou trop frais... Or, pensent les sceptiques, si nous pouvons donner nos impressions, nous ne pouvons affirmer ce qui est vraiment. Ce n'est pas parce que nous avons l'impression que la guerre est bonne qu'elle l'est véritablement, ni parce que nous avons l'impression qu'il fait trop chaud, que nous pouvons affirmer que le temps est chaud. La sensation ne permet pas d'accéder à la vérité de l'être. Employer sans cesse le mot « être » crée donc une multitude d'émotions, qui seront facteurs de stress et d'angoisses.

L'idée principale du scepticisme est, au contraire, que tout se vaut, que tout est égal à tout, que rien n'est ainsi plutôt qu'autrement, que toute chose ne vaut qu'en fonction de la manière dont on l'appréhende. Appliquée aux valeurs, cette idée débouche sur l'indifférence : tenons-nous tranquilles et ne portons plus de jugements, soyons « sans opinion » sur les choses. Cette abstention caractérise le scepticisme pyrrhonien et est beaucoup plus radicale que la suspension du jugement, l'*epoché*, que préconiseront plus tard les disciples de l'école de Sextus Empiricus (II^e-III^e siècle apr. J.-C.). Ces derniers refusent de choisir entre deux thèses contradictoires, car ils ne désespèrent pas, un jour – mais quand ? – de trouver la vérité, alors que Pyrrhon ne croit plus en la possibilité de la connaissance et ne cherche qu'à vivre.

Ce relativisme, Pyrrhon l'a vraisemblablement tiré de son expérience des voyages : en accompagnant Alexandre le Grand dans ses campagnes, il constata que ce qui était considéré comme vérité de ce côté de la Méditerranée était erreur au-delà de l'Indus... Il en déduisit l'impossibilité de fonder une table universelle des valeurs. Aujourd'hui, Pyrrhon n'admettrait-il sans doute pas la morale des droits de l'homme, puisque celle-ci est liée à une époque définie (la nôtre) et à une région précise (l'Occident).

Toutefois, ce relativisme et ce principe d'indifférence n'empêchent pas le sceptique d'agir. Il agira, donc, mais en sachant



qu'il lui est impossible de justifier ses choix. Ainsi expliquera-t-il le plus sérieusement du monde que se lever le matin n'est ni plus ni moins préférable que de rester coucher : si le sceptique se lève, c'est de façon totalement arbitraire, sans la moindre justification, parce que bon lui semble sur l'instant.

A première vue, ce scepticisme se rapproche du nihilisme. Nihilisme ontologique (l'être n'est pas), moral (il n'y a ni valeurs universelles ni devoirs inconditionnels), esthétique (un marbre de Praxitèle ou un tableau de Picasso ne sont ni beaux ni laids)... Seule résiste au nihilisme l'éthique du bonheur : le sceptique croit en effet que l'on peut être heureux dès lors que l'on atteint l'absence de troubles de l'âme (l'*ataraxie*), mais aussi l'absence d'émotions (l'*apathie*). Vivre heureux, pour un sceptique, consiste donc à prendre la vie comme elle vient, sans rien attendre de pire, sans rien espérer de meilleur.

Vivre en sceptique, c'est donc :

1. Refuser tous les dogmes, toutes les croyances établies, qu'elles soient philosophiques ou religieuses.
2. Ne pas chercher à justifier ses actes, mais agir arbitrairement, selon l'inspiration du moment, en n'écouter que soi.
3. Prendre la vie comme elle vient, jour après jour, en se laissant aller à son mouvement naturel.
4. S'accepter tel qu'on est, sans rien attendre de pire ni rien espérer de meilleur, en acceptant également le monde tel qu'il est.
5. Être indifférent aux choses du monde, c'est-à-dire s'abstenir en tout, ne porter aucun jugement de valeur. ● F.B.

A lire

- Sextus Empiricus : *Esquisses pyrrhoniennes* (Points/Seuil).
- Marcel Conche : *Pyrrhon ou l'apparence* (PUF).

Marcel Conche*

"Une sagesse de la limite"

« Le scepticisme, tel que l'entend Pyrrhon, est une sagesse de la limite. L'indifférence pyrrhonienne n'est sans doute plus recevable à présent. Une anecdote : un jour, un disciple de Pyrrhon glissa sur le bord d'une route et tomba dans un marécage, manquant se noyer. Pyrrhon poursuivit son chemin, ne fit rien pour aider le malheureux. Ce dernier dut se tirer d'affaire tout seul. Mais il expliqua que son maître avait eu raison de ne pas se soucier de son sort, de rester impassible et indifférent. Cette apathie, aujourd'hui, n'est plus tenable. Comment le serait-elle après Auschwitz ? En revanche, sur le plan personnel, le scepticisme peut nous être d'un grand secours puisqu'il enseigne la relativité de toute



chose. Inutile de s'attacher à des biens qui ne dureront pas. Il nous enseigne également à refuser les fausses valeurs que sont les honneurs, les richesses ou le pouvoir, à renoncer à la valorisation qui ne provoquera en nous que troubles et déceptions, et à trouver la plénitude dans ce que la vie nous apporte. En ce sens, le scepticisme me semble bien être l'horizon indépassable de notre temps, pour reprendre une formule célèbre. » ●

* Professeur émérite à l'université de Paris-I. Dernier ouvrage publié : *Quelle philosophie pour demain ?* (PUF).

Le cynisme

Ou le spectacle de la subversion

Les cyniques n'ont jamais été si présents parmi nous : escrocs animés par le ressentiment, ils parlent au nom de l'intérêt général pour mieux poursuivre leurs intérêts propres, sont volontiers manipulateurs et menteurs ; ils sont les gangsters des temps modernes. Mais ce cynisme-là, vulgaire, est le poison de notre société. Il n'a rien à voir avec la sagesse cynique, héritée de Diogène. Au contraire ! Si les cyniques grecs récusaient les lois, c'est précisément parce qu'ils les suspectent de n'être que des conventions sous lesquelles se dissimulent des mobiles peu reluisants.

Il n'y a, à vrai dire, aucune école cynique, mais une constellation d'individualités dont l'excentrique et audacieux Diogène (413-324 av. J.-C.) est la figure la plus foisonnante. Les cyniques tirent leur nom du chien (*kunos*), à la fois parce que leurs manières faisaient penser à celles de chiens peu commodes

et parce qu'ils se réunissaient au lieu-dit le Cynosarge, à Athènes, c'est-à-dire Au chien agile (ce qui fait penser, non sans quelque raison, au Lapin agile, à Montmartre).

La sagesse cynique évoque quelques idées simples, mais fortes. Elle est la mise en pratique de ce que Nietzsche appellera plus tard le « gai savoir » : la construction de soi par l'insolence et la subversion. Ni dieux ni maîtres, telle pourrait être l'injonction cynique : n'acceptant aucune autorité (politique, morale, religieuse), ils apparaissent comme les premiers rebelles, les premiers anarchistes, de l'Histoire. A ceci près que la philosophie est, pour eux, une esthétique de l'existence : il s'agit de donner sens à la vie, mais tout seul, en dehors du cadre de la famille ou de la société (considérées comme des valeurs grégaires), de la reconnaissance et des honneurs, ces vains hochets (on connaît l'anecdote : lorsque Alexandre le Grand demanda à Diogène, qui vivait dans une amphore, ce qu'il pouvait faire pour lui, le cynique répondit : « Que tu t'ôtes de mon soleil ! »). Là où les autres sagesse érigent l'amitié – au sens communautaire – au premier plan, le cynisme exalte la distance, la juste appréciation de la présence de l'autre et le respect de la solitude ; il anticipe la grandeur de l'individualisme. Pour les cyniques, le bonheur se trouve dans la liberté, qui elle-même se situe dans l'indépendance à l'égard des besoins inutiles et vains. Cette autarcie repose sur l'idée que l'état naturel de l'homme (même s'il est plein d'une spontanéité impudique) est supérieur à son état civilisé (marqué par le mensonge, la trahison et diverses hypocrisies qui l'aliènent).

Le geste cynique consiste à dénoncer les supercheries, à arracher les masques. Une attitude qui obéit à tout autre chose qu'à l'envie de provoquer. Là encore, il s'agit d'un choix existentiel : si le cynique préfère se parfumer les pieds plutôt que la tête au prétexte que « le parfum versé sur la tête se perd dans l'air, tandis qu'il monte des pieds au narine » (Laërce), c'est pour mieux faire comprendre, en suscitant l'étonnement, la nécessité d'inverser les valeurs. Et si cette inversion prend la forme de la subversion, c'est parce qu'ils avaient déjà compris qu'un spectacle déroute était la seule forme qui permettait de se faire entendre.

Michel Onfray* "Une sagesse matérialiste"

Il est tout à fait possible de vivre en cynique aujourd'hui, à condition d'activer ces principes et de les actualiser. Ne pas rester dans l'écume théâtrale des cyniques (se masturber en public, vivre dans une amphore, traîner un harang derrière soi), mais viser la profondeur de ce que ces anecdotes synthétisent : mépris du jugement d'autrui quand il s'agit d'avancer dans la voie de la sagesse, se dépouiller de tout ce avec quoi la société de consommation nous aliène. La sagesse cynique permet de résoudre le problème du rapport de soi à soi (liberté, indépendance, autonomie, recentrage du moi ni trop haut – contre l'égotisme contemporain – ni trop bas – contre la haine de soi chré-



tienne), de soi aux autres (la bonne distance – ni trop proches ni trop lointains – dans l'eumétrotrie, qui permet l'évitement des souffrances et la construction des joies), de soi au monde (cesser d'avoir peur de la mort, du néant, des dieux, car il n'y a que de la matière et rien à craindre de cette vérité d'évidence – une vérité cynique, car, on l'oublie souvent, les cyniques sont des matérialistes...) » ●

* Fondateur de l'Université populaire de Caen. Dernier ouvrage publié : *L'invention du plaisir. Fragments cyrénaïques* (Le Livre de poche).

Vivre en cynique, c'est donc :

1. Récuser dieux, lois et maîtres : ne reconnaître aucune autorité.
2. Croire possible la construction de soi et désirer la maîtrise de son existence et de ses forces.
3. Vivre en autarcie, c'est-à-dire sans dépendance d'aucune sorte à quoi que ce soit.
4. Vivre à contre-courant des modes et des dogmes, se transportant d'un endroit à l'autre en véritable « citoyen du monde ». ● F.B.

A lire

- Léonce Paquet : *Les Cyniques grecs. Fragments et témoignages* (Le Livre de poche).
- Michel Onfray : *Cynismes. Portrait du philosophe en chien* (Le Livre de poche).
- Peter Sloterdijk : *Critique de la raison cynique* (Christian Bourgois).

